

Dossier : La guerre 14-18



« Seule la figure du Crucifié peut recueillir, exprimer et consoler ce qu'il y a d'horreur, de beauté, d'espérance et de profond mystère dans un pareil déchaînement de lutte et de douleurs. »
Pierre Teilhard de Chardin sj, 23 août 1916

Il y a près de 100 ans, notre pays était le théâtre d'un terrible conflit : la Première Guerre mondiale. Les derniers survivants ont disparu mais de nombreuses publications, des témoignages, des expositions aident à mieux comprendre cette période de notre histoire. À Ypres, l'exposition *in Flanders Fields*, avec ses projections vidéo poignantes, plonge le visiteur dans la vie du front. Récemment, sur nos écrans, des émissions ont montré l'horreur de ces quatre années.

Dans ce numéro de *Pastoralia*, nous voulons mettre en évidence quelques éléments de la vie religieuse dans notre diocèse pendant ce conflit majeur. M. Gerrit van den Bosch a ouvert pour nous les archives du diocèse. Il montre notamment comment la guerre a provoqué un réveil religieux et insiste par ailleurs sur l'ingérence de l'occupant dans la vie religieuse du pays.

Nous évoquons ensuite l'engagement de quatre personnalités. Bien d'autres auraient pu être citées ; nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir ultérieurement.

Le cardinal Mercier se trouve à Rome pour l'élection du pape quand les Allemands déferlent sur la Belgique et entrent dans Bruxelles. Dès son retour au pays, il conteste la situation. En décembre 1914, il publie

une lettre pastorale intitulée *Patriotisme et endurance*, appel à la résistance affirmant le lien entre religion et patriotisme. M. Cambron, actuel directeur du Collège Cardinal Mercier, souligne la détermination et l'influence de ce prélat pendant cette guerre.

Celui qui deviendra le cardinal Cardijn a lui aussi résisté et lutté en faveur de la dignité de tout homme et particulièrement de celle des ouvriers.

Sur le terrain, nombreux sont ceux qui apportent leur aide au risque de leur vie. Édith Cavell, consciente du danger, va choisir de rester en Belgique pour soigner les plus faibles. Elle le paiera de sa vie.

En septembre 1914, la mort de Charles Péguy a suscité une grande émotion. Nous avons repris quelques extraits de l'excellent dossier du numéro 32 de la revue *Nunc* : « Charles Péguy vivant ».

Dans la page recension, Chantal van der Plancke donne un aperçu du numéro 38 de la revue *Communio* consacré à « L'église et la Grande Guerre ».

Pour l'équipe de rédaction,
Véronique Bontemps

La vie religieuse dans l'archidiocèse pendant la Première Guerre mondiale

L'INVASION ALLEMANDE EN AOÛT 1914

Lors de l'invasion de la Belgique le 4 août 1914, l'Allemagne fut confrontée à un pays essentiellement catholique. Il y a 100 ans en Belgique, les curés de paroisse étaient l'objet d'une grande considération auprès des habitants. En milieu rural, ils faisaient partie des notables et jouissaient d'une incontestable autorité morale. En beaucoup d'endroits, le clergé fut ainsi l'objet d'une attention toute particulière de la part de l'armée allemande. Bien que les curés, en pleine collaboration avec les autorités civiles, invitaient avec force la population à garder son calme et à n'opposer aucune résistance, les autorités allemandes les soupçonnèrent d'être les instigateurs de l'opposition armée à l'égard des troupes allemandes. En de nombreux endroits en août et septembre 1914, des curés, bourgmestres ou échevins furent pris en otage par l'occupant et menacés d'être traduits en justice. Certains prêtres furent victimes d'une terreur aveugle comme Pierre Dergent, curé de Gelrode ; il fut fusillé à Aarschot le 27 août 1914 pour y avoir conduit trois blessés graves de son village.

Beaucoup d'églises furent touchées par les violences de la guerre au cours des premiers mois. Plusieurs édifices furent intentionnellement visés par l'artillerie soit comme simple cible, comme la cathédrale Saint-Rombaut à Malines, soit parce qu'on soupçonnait qu'ils soient des postes d'observation de l'armée belge. De nombreuses églises furent endommagées, comme l'église Saint-Pierre à Louvain suite à l'incendie de la ville, d'autres détruites



© Archives de l'Archevêché, Malines

Les dégâts dans le transept nord de la cathédrale Saint-Rombaut à Malines après les bombardements de 1914.

par les obus allemands parce qu'elles se trouvaient sur la ligne du front. Le montant des dégâts causés pendant les premiers mois de la guerre aux églises dans l'archidiocèse fut très important.

LA VOIX DU CARDINAL

Fin décembre 1914, à l'occasion de Noël, le cardinal Mercier écrivit une lettre pastorale adressée à toute la population belge. Son titre, *Patriotisme et Endurance*, est à lui seul tout un programme ; il indique la manière dont le cardinal entendait aider toute la population du pays à traverser l'épreuve de la guerre. Au moment où le pays est sérieusement sous l'emprise de l'occupation allemande, occupation par ailleurs très dure, le cardinal déclare celle-ci illégitime et affirme que personne n'est tenu en conscience d'obéir à l'autorité allemande. Il lance un appel à la persévérance et invite les Belges à puiser toutes leurs forces dans leur amour de la patrie. Ce faisant, il situe le patriotisme belge issu de l'occupation dans un contexte religieux. Un bon croyant doit être un bon patriote et inversement. Pour Mercier, le lien entre religion et patriotisme était évident ; ce lien a d'ailleurs déterminé toute son attitude pendant la guerre.



© Archives de l'Archevêché, Malines

École de garçons de Ramillies démolie en 1914.



Soldats canadiens devant une ferme à Ramillies en novembre 1918.

RETENTISSEMENT DE LA LETTRE PASTORALE

La lettre pastorale de Mercier fut imprimée clandestinement par l'imprimerie Dessain à Malines. Les séminaristes l'emportèrent dans leur paroisse d'origine au moment des vacances de Noël. C'est ainsi que la lettre fut diffusée dans tout l'archidiocèse. Le cardinal avait chargé ses prêtres de la lire intégralement au début de l'année nouvelle. Dès qu'ils eurent vent de la chose, les Allemands tentèrent de s'y opposer par tous les moyens. Le stock de lettres pastorales fut saisi et l'imprimeur Francis Dessain fut arrêté. Le week-end des 2 et 3 janvier 1915, tous les curés reçurent la visite d'officiers allemands qui exigèrent de leur remettre la lettre. Celui qui n'obtempérait pas était menacé du conseil de guerre et de prison. Beaucoup de curés se réclamèrent de l'obéissance envers leur évêque et lurent en chaire de vérité la lettre en tout ou en partie. À Perwez, la lettre fut saisie après la lecture de la première partie et un soldat allemand monta la garde la semaine durant pendant les offices religieux ; de l'avis du curé, ce n'était certainement pas par conviction religieuse car le soldat était protestant. À Nivelles, la lettre fut diffusée clandestinement après qu'elle ait été saisie chez le doyen ; à Tirlemont elle fut même vendue dans des cafés ! En saisissant la lettre et en interdisant la lecture, les Allemands ne pouvaient pas mieux faire sa publicité. Chacun voulait absolument savoir ce que le cardinal avait à dire. On en fit rapidement des traductions, en anglais, espagnol, italien et... allemand ; à Londres le *Times* en fit même sa une. Pour les fidèles et les prêtres de l'archidiocèse, cette lettre pastorale était la preuve patente que leur archevêque se tenait à leurs côtés pendant les années difficiles de la guerre. D'un seul coup, Mercier hérita du statut de héros de guerre.

CROIRE EN TEMPS DE GUERRE

La lettre de Noël du cardinal Mercier rencontre un terrain fertile car l'invasion allemande du mois d'août avait suscité un regain de pratique religieuse ; toutes les églises étaient comblées chaque soir de ce chaud mois d'été 1914.

Les rites religieux qui avaient ponctué la foi de tant de générations de pratiquants connurent un nouvel essor et contribuèrent à conjurer les dangers de la guerre. Dans toutes les paroisses on priait les litanies des saints ainsi que le chapelet. Le nombre de communions augmenta sensiblement au cours des premières semaines de la guerre. Partout dans l'archidiocèse, les curés mobilisaient leurs paroissiens, sans beaucoup de peine d'ailleurs vu les circonstances. Le doyen d'Uccle, Léon Boone, qualifia la situation de « véritable explosion de religiosité ». En beaucoup d'endroits on organisa des processions de pénitence. Le cardinal Mercier présida le 9 août une procession comportant le reliquaire en argent de saint Rombaut et la statue de Notre-Dame de Hanswijk. À Bruxelles, une centaine d'hommes ont fait en procession pendant plusieurs soirées le tour de l'église de la Chapelle en chantant des psaumes de pénitence. On invoquait la bénédiction divine pour le roi Albert et pour l'armée belge. À Virginal, les photos des soldats originaires du village partis au front furent affichées à l'église dans des cadres tricolores avec la mention : « *Dieu les garde* ». À Basse-Wavre, ces photos étaient affichées à côté de la statue de la Vierge dans l'espoir qu'elle les protège. À Tirlemont, tandis que le



L'église Notre-Dame à Beigem (près de Grimbergen) dévastée en 1914.

canon tonnait en dehors de la ville, les nombreux fidèles qui avaient afflué sur la grand place reçurent la bénédiction du Saint-Sacrement afin d'être protégés des violences toutes proches.

COHABITATION DIFFICILE

La vie de foi fut empreinte de patriotisme tout au long des quatre années de l'occupation allemande. L'invitation de Mercier à faire du patriotisme une obligation pour tout croyant fut spontanément entendue. Les églises en tant qu'espaces sacrés offrirent à la population un bon moyen d'exprimer ses sentiments patriotiques dans un espace quelque peu protégé. En bon nombre d'endroits, les églises furent à l'origine de tension entre la communauté locale et l'occupant. Ce dernier voulait à tout prix éviter que les offices religieux ne deviennent des manifestations patriotiques, ce qui n'empêcha néanmoins pas que les églises furent utilisées pour y poser des actes symboliques de résistance. Les messes célébrées à la mémoire des soldats tombés au front ou jouer la Brabançonne dans l'église le 21 juillet furent autant d'occasions de frictions. Nombreux sont les curés qui ont été mis à l'amende pour avoir autorisé l'hymne national dans leur église. Il était interdit d'utiliser les couleurs nationales dans les églises mais l'interdiction ne fut pas respectée. Au cours du mois de mai 1915, à Perwez, le drapeau belge enveloppa la statue de la Vierge, de même celle du Sacré-Coeur au mois de juin. Le doyen s'en tira avec une réprimande venant de la *Kommandantur*. Ce n'est pas par hasard que



Caricature du cardinal Mercier et le gouverneur-général allemand Von Bissing, publiée en 1916 dans la revue satirique allemande "Kladderadatsch".

la dévotion mariale et celle du Sacré-Coeur très soutenues par le cardinal Mercier, furent les plus populaires pendant la guerre. Les fidèles et le clergé devaient constamment tenir compte des ingérences de l'occupant dans la vie religieuse. Sonner les cloches était soit interdit, soit soumis à une autorisation préalable de l'autorité militaire allemande. Les manifestations religieuses en dehors de l'église étaient soumises au même principe. Les pèlerinages étaient soumis à un contrôle très strict

et devaient être signalés préalablement. Les processions annuelles tant mariales que celles du Saint-Sacrement se déroulaient en « sourdine » – sans musique – et sous l'œil vigilant de soldats allemands. Dans un certain nombre de paroisses, les processions furent tout simplement supprimées pendant la guerre parce que le curé refusait de demander l'autorisation requise. L'alternative consistait souvent à organiser une procession dans l'église elle-même. En 1916 le curé de Perwez se vit interdire la procession des Quatre-Temps au terme du premier jour car il n'avait pas demandé d'autorisation officielle ; finalement les Allemands autorisèrent la procession les deux autres jours afin de ne pas perdre la face aux yeux des habitants, selon l'avis du curé. À Epegem, près de Vilvorde, le curé organisa en 1916 une procession dans le jardin de la cure afin de ne pas devoir demander d'autorisation. À certains endroits l'église paroissiale fut également utilisée par l'Aumônerie militaire catholique allemande, bien que des militaires catholiques allemands prenaient parfois part aux offices habituels. Cependant les demandes d'utilisation des églises catholiques pour des offices protestants allemands furent catégoriquement rejetées par les curés.

Il faudra attendre la fin de l'année 1918 pour voir disparaître l'éteignoir sous lequel la vie religieuse avait été mise par l'occupation allemande principalement depuis 1916. Il faudra attendre le retrait de l'armée allemande et l'annonce de l'armistice le 11 novembre 1918 pour que les églises de l'archidiocèse deviennent le théâtre d'un véritable éclatement du patriotisme religieux. Le pays libéré était en pleine ivresse. Rien ne serait plus comme avant, mais dans la joie de l'armistice personne ne s'en souciait.

Gerrit Vanden Bosch

Archiviste de l'archidiocèse de Malines-Bruxelles

Extraits traduits du néerlandais.

Découvrez l'article intégral dans *Pastoralia* NI, numéro 6, juni 2014.



Le chœur de l'église Notre-Dame à Mariekerke (pays de l'Escaut) après les bombardements de 1914.

Le cardinal Mercier dans la tourmente de la guerre 1914-1918

Que peut-on retenir du rôle joué par le cardinal Mercier durant le premier conflit mondial ? Cet article n'a pas l'ambition de faire le tour de la question, mais il offre aux lecteurs quelques pistes de réflexion.

Durant les premiers jours de la guerre, le cardinal se trouve à Malines. Le 20 août 1914, il part pour Rome afin d'assister au conclave qui élira Benoît XV, le successeur de Pie X. Le bruit court alors que c'est la Belgique qui n'a pas respecté la neutralité. Avec les milieux diplomatiques belges, le cardinal s'évertue à rétablir la vérité. De retour en Belgique, le cardinal souhaite rester au pays. Il incarnera alors la résistance à l'occupant.

PATRIOTISME & ENDURANCE

À Malines, il constate que la cathédrale et le palais épiscopal ont été touchés par des obus. De plus, 13 prêtres de son diocèse ont été tués. Les relations avec l'occupant allemand s'altèrent, la presse allemande et la presse hollandaise téléguidées par la propagande allemande véhiculent de fausses informations. Malgré ses protestations restées sans réponse auprès du gouverneur général von Bissing et devant l'attitude hésitante du nonce apostolique en poste en Belgique, le cardinal « veut affirmer la présence de l'Église et la permanence de la Patrie ». C'est dans ce contexte qu'il publie sa lettre pastorale « Patriotisme et endurance ».

Les évêques belges refusent de contresigner la lettre par crainte de représailles, mais celle-ci est malgré tout imprimée et distribuée le 24 décembre 1914 à tous les curés de Belgique par des séminaristes. La première partie est lue le 1^{er} janvier dans les églises. Si l'enthousiasme des Belges est évident, il n'en est pas de même pour le nonce apostolique et encore moins pour l'occupant allemand. Après avoir renoncé à son arrestation par crainte de ne pouvoir en gérer les conséquences, les autorités allemandes mettent le cardinal aux arrêts dans son palais. Elles demandent aussi que le cardinal se rétracte, mais ce dernier refuse. Le gouverneur général allemand interdit alors la lecture de sa lettre pastorale, prétendant que le cardinal est consentant. Après avoir appris ce mensonge, le cardinal dément cette nouvelle par une missive à destination du clergé le 13 janvier 1915.

À ROME EN JANVIER 1916

En janvier 1916, le cardinal se rend à Rome pour prendre part aux travaux de la Congrégation des séminaires et universités. Il craint de quitter la Belgique, car les Allemands risquent de lui interdire le retour. On sait par ailleurs que les autorités allemandes firent pression sur le Saint-Siège pour que le cardinal obtienne un poste à Rome. Sur place, il s'emploie à défendre



© Claire Jonard

les positions de la Belgique et les siennes. Il tente aussi, en vain, d'éloigner le pape et la Curie de leurs positions germanophiles.

LE TRAVAIL OBLIGATOIRE

Le jeudi 19 octobre 1916, le cardinal dénonce fermement le travail obligatoire et la déportation de jeunes belges au chômage. Cette disposition imposait à ces derniers de partir travailler en Allemagne ou dans la région frontalière. Il réussit ainsi à susciter une vague de protestation contre cette mesure.

ENVISAGER UNE PAIX ÉQUILIBRÉE

Dès 1916, le cardinal envisage une paix rapide et un retour à la neutralité de la Belgique. Il souhaite rencontrer le roi à ce propos. Celui-ci se pose aussi la question et craint une paix où l'un des deux adversaires béné-

ficierait d'une victoire totale sur l'autre. Nous savons que le gouvernement belge d'alors préféra rester solidaire de ses alliés, ce qui constitua une des causes du second conflit mondial.

FAITES-LE TAIRE !

Le dimanche 12 août 1917, quatre cardinaux se réunissent pour décider quelles mesures adopter pour limiter l'influence du cardinal Mercier. Cette commission décide d'envoyer au cardinal... un simple appel à la modération afin d'éviter la « haine » du prélat, de « tous les anticléricaux » et de « tous les alliés ».

Xavier Cambron

Directeur des Humanités, Collège archiépiscopal Cardinal Mercier

*« La religion du Christ fait du
patriotisme une loi :
il n'y a pas de parfait chrétien
qui ne soit un parfait patriote. »
(cardinal D. J. Mercier)*

Monseigneur Cardijn et la Première Guerre mondiale

Si les Belges, pour la plupart, connaissent l'action sociale du cardinal Cardijn, rares sont ceux qui ont entendu parler de son action patriotique durant la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il fut emprisonné à deux reprises par les Allemands.

Issu d'une famille modeste, Joseph Cardijn est né en 1882 en Belgique, un des pays les plus industrialisés du monde à l'époque. Cette prospérité économique a une contrepartie : la classe ouvrière belge vit des conditions de travail très difficiles, avec des journées de travail de 10 à 12 heures pour des salaires dérisoires, sans sécurité sociale. Le jeune Cardijn en est très tôt conscient.

Son père, usé par le travail, meurt à l'âge de 53 ans. Le jeune homme, alors étudiant au Grand Séminaire de Malines pour devenir prêtre, fait le serment de consacrer sa vie au service des ouvriers.

Ordonné prêtre en 1906, il part à l'U.C.L. étudier les sciences politiques et sociales et entreprend de nombreux voyages d'étude dans toute l'Europe.

À peine nommé vicaire à Laeken en 1912, il révolutionne la façon de faire de l'action sociale : il incite les ouvrières à prendre elles-mêmes en charge les « œuvres » mises en place. En deux ans, la paroisse de Laeken devient une sorte de réalisation-pilote en matière d'action sociale féminine puis, très vite, masculine.

Commence la Première Guerre mondiale. Joseph Cardijn fait passer la frontière en fraude à des jeunes désirent rejoindre l'armée et distribue des vivres, des vêtements et du combustible aux familles dans le besoin. En 1915, il est nommé à la direction des œuvres sociales de toute la région bruxelloise et, malgré des oppositions, parvient à faire appliquer son idée principale : confier aux travailleurs la responsabilité de leur action.

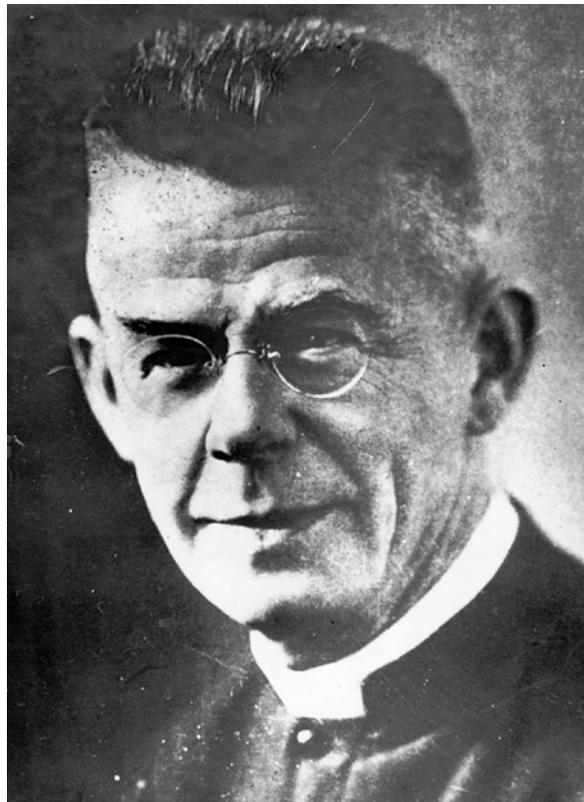
En 1916, lors d'un service solennel pour les victimes militaires et civiles de la guerre, il prononce une homé-

lie remarquée où il dénonce l'agression allemande et appelle la population à s'unir et s'entraider. Peu de temps après, il adresse aux autorités occupantes, aux puissances neutres et au pape une protestation solennelle contre la déportation des ouvriers belges en Allemagne. Il est arrêté le 6 décembre, puis condamné en février 1917 à 13 mois d'emprisonnement et à une amende.

Du temps passé en prison, il va faire une période très féconde. Il étudie l'encyclique « *Rerum novarum* », lit la Bible, les œuvres de Marx, dont « *Das Kapital* ». Il évalue chacune des « œuvres » créées à Laeken avec lesquelles il reste en contact permanent et met par écrit ses réflexions sur la situation des jeunes ouvriers et les solutions qui lui paraissent les meilleures. Des centaines de pages, dont également des recommandations spirituelles, vont ainsi sortir clandestinement de prison.

Relâché en juin, il reprend son ministère à Laeken. Il espionne en faveur des forces alliées. En juin 1918, il est arrêté à nouveau et condamné à 10 ans de travaux forcés. Heureusement, la fin de la guerre entraîne sa libération. Mais il est épuisé, pré-tuberculeux et le repos complet lui est prescrit un certain temps. La suite est connue : la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), dont la devise est « Voir, juger, agir », naît officiellement en 1925. Très vite, le mouvement va grandir en Belgique et à l'étranger, son évolution étant suivie de près par l'abbé Cardijn qui, jusqu'à la fin de sa vie, en est resté proche.

Il est créé cardinal par Paul VI en 1965 et meurt en 1967. Il est enterré à l'église Notre-Dame de Laeken. Son procès en béatification a été lancé le 16 janvier 2014.



© josephcardijn.blogspot.be

Claire Van Leeuw

Miss Cavell

Une lueur dans la nuit

C'est une histoire d'amour, de foi et d'espérance. Celle qui a uni Édith Louisa Cavell (1865-1915) à son pays d'adoption : la Belgique.

L'HEURE DU CHOIX

Forte de sa longue expérience d'infirmière à domicile et dans les hôpitaux anglais, Édith Cavell a accepté d'emblée le poste de directrice de l'École d'infirmières fondée en 1907 à Bruxelles par le Docteur Depage. Inspirée par Florence Nightingale, Édith, fille d'un pasteur anglican, suit l'appel de Jésus à secourir les plus faibles. La traversée de la Manche, elle la connaît par cœur. Août 1914, cependant, va sceller son destin. Le Roi Albert rejette l'ultimatum du Kaiser : décision lourde de conséquences. Sur le bateau qui la ramène en Belgique, Édith le sait. Elle aurait pu rester auprès de sa mère, mais impossible de faillir à sa mission ou d'abandonner « ses » infirmières. La guerre éclate le surlendemain. Écrasant la résistance opiniâtre de notre armée, les troupes allemandes incendient, massacrent, violent. La Reine Élisabeth, Duchesse en Bavière, ouvre une ambulance au Palais. Le Dr Depage, président de la Croix-Rouge belge, réorganise le système hospitalier. Le drapeau rouge et blanc flotte sur le toit de l'école d'Édith Cavell. Des *nurses* suivent bientôt le Dr Depage dans les hôpitaux du front de l'Yser où les équipes, dont la Reine, travaillent dans des conditions terribles. Amitiés, inimitiés, convictions, se diluent en une immense souffrance. À Bruxelles, Édith endosse sa part d'insoutenable et de danger. Sa loyauté envers l'Angleterre lui fait exfiltrer, depuis sa clinique, des soldats alliés via le réseau YORC (de Croÿ), avant qu'un transfert en Allemagne ne puisse les mettre hors combat.

Durant l'été 1915, Édith Cavell est arrêtée et incarcérée à Saint-Gilles. Intimidations, interrogatoires haineux. Un simulacre de procès, où comparait entre autres Philippe Baucq, catholique fervent et distributeur de la *Libre Belgique* clandestine, a lieu à la Chambre et au Sénat ; injure au pays asservi. Le 11 octobre, Édith, qui n'a rien nié, est condamnée à mort et l'exécution est fixée au lendemain à l'aube. La nuit, l'aumônier militaire de la prison, protestant, va chercher le chapelain anglican dont Édith était paroissienne à Bruxelles, et promet à la condamnée de l'accompagner depuis la prison au lieu de l'attendre « là-bas »... Bouleversée, mais contenue, Édith communie et prie doucement : « Mort, où est ta victoire ? » Elle qui puisait dans *l'Imitation de Jésus-Christ* va donner sa vie.



Domaine Public - No 3791, 30 Octobre 1915, Page 448, Miss Edith Cavell.

LE DERNIER VOYAGE

Schaerbeek, Tir National. Dans l'air humide du petit matin, deux poteaux et deux cercueils déjà ouverts. Ultime outrage de l'ennemi à celle qui veilla sur tant de détresses : « N'hésitez pas à tirer sur cette femme, elle n'est pas mère ! » Tout est consommé. Édith Cavell, l'anglicane, et Philippe Baucq, le catholique, ont rendu l'âme à Dieu. Les corps criblés de balles, maculés d'un même sang, sont descendus en terre. L'assassinat d'Édith suscite par-delà les frontières une indignation générale. Des centaines de Britanniques s'enrôlent.

Printemps 1919. Posée sur un affût de canon, la dépouille de l'infirmière quitte le Tir National pour rentrer au pays. Les foules lui rendent un hommage fervent. En présence des plus hautes autorités et selon le vœu de sa famille, celle qui avait déclaré que le patriotisme ne suffisait pas et qu'elle ne voulait éprouver de rancœur envers personne, est inhumée dans la cathédrale de Norwich après un service à Westminster conduit par le Roi George V.

En Belgique occupée, la feuille de lierre en insigne avait remplacé les trois couleurs interdites : « Je meurs où je m'attache ». Chère Édith, nous vous disons merci.

Bernadette Struelens

Charles Péguy

Tué sur le champ de bataille, il y a 100 ans

Voilà 100 ans que Charles Péguy est mort au champ d'honneur à Villeroy. Dans cette page, nous reprenons quelques extraits du dossier « Charles Péguy vivant » édité dans la belle revue *Nunc* de février 2014.



Portrait de Charles Péguy par Pierre Laurens – huile sur toile, 1908

« Le 5 septembre 1914, Péguy est debout le sabre levé, imperturbable face au feu de la mitraille allemande, et crie à ses soldats couchés au sol : “Tirez ! Tirez ! nom de Dieu !...”. Et il s’affaisse, tué d’une balle en plein front à quarante et un ans... »

Péguy fut un héros, c’est entendu. Mais le regard temporel de l’histoire manque de voir les grandeurs qui la dépassent, et qui appartiennent au cœur et à l’esprit. Et bien souvent la vie passionnée d’un homme empêche de les voir de son vivant. C’est quand le corps meurt que l’esprit naît véritablement à lui-même et

brille de son éclat singulier. Ce que nous voulons célébrer cette année, à l’occasion du centenaire de la mort de Péguy, n’est rien moins que sa mort, c’est la vie même.

...Nous croyons vraiment que l’œuvre de Péguy contient un trésor inépuisable qui n’attend pas qu’on le garde mais qu’on le dépense sans compter. » Camille Riquier

SON STYLE

Dans le dossier de la revue *Nunc*, Camille Riquier évoque son style :

« Si d’ailleurs Péguy ne revient jamais sur ce qu’il écrit, de son écriture soignée et calligraphiée qu’il ne rature jamais, c’est que se reprendre, se corriger ou surcharger ses marges, c’est réprimer le mouvement spontané de la pensée, qui lui vient comme une parole jaillissante, c’est l’astreindre à un style artificiel et emprunté qui étouffe la voix de celui qui l’articule et la prononce. Là où de nombreux lecteurs ne voient qu’un piétinement dans la prose de Péguy, celui-ci semble vouloir coïncider avec l’élan généreux de don qui lui est fait et qu’il refuse de faire entrer dans l’économie parcimonieuse d’un style controuvé... Pour Péguy tout est dans le ton – qui nous renseigne bien plus et bien mieux sur ce que l’homme est et dit que le discours qu’il veut bien nous tenir : “ne me parlez pas de ce que vous dites. Je ne vous demande pas ce que vous dites. Je vous demande comment vous le dites. Cela seul est intéressant” (C. Péguy, *Un poète l’a dit*, posthume 1907, II, P.820). »

SES ÉCRITS

Claire Daudin, présidente actuelle de l’Amitié Charles Péguy, dit toute l’actualité de Péguy en 2014 :

« L’écrivain lui-même nous apprend ce que c’est que “lire, c’est-à-dire que c’est *entrer dans* ; dans quoi, mon ami ; dans une œuvre, dans la lecture d’une œuvre, dans une vie, dans la contemplation d’une vie, avec amitié, avec fidélité, avec même une sorte de complaisance indispensable, non seulement avec sympathie, mais avec amour ; qu’il faut entrer comme dans la source de l’œuvre ; et littéralement collaborer avec l’auteur ; qu’il ne faut pas recevoir l’œuvre passivement ; que *la lecture est l’acte commun, l’opération commune du lisant et du lu*, de l’œuvre et du lecteur, du livre et du lecteur, de l’auteur et du lecteur [...]. Quelle effrayante responsabilité, pour nous.”¹

PARTAGER UNE ŒUVRE

« Péguy, toujours dans *À nos amis, à nos abonnés*, déploierait la faillite politique de sa génération, lui refusant toute inscription dans l’histoire : ‘ nous serons petits, nous serons ordinaires, nous serons moyens, ou plutôt nous ne serons pas du tout. On ne s’occupera pas de nous. [...] Nous ne serons jamais grands ; nous ne serons jamais connus ; nous ne serons jamais inscrits. Nous ne serons jamais grands’. Aujourd’hui, nous pouvons faire mentir cette prédiction, mais pas en n’importe quel sens. La grandeur que nous reconnaissons à Péguy est celle de son génie, et certes nous sommes petits devant lui, que nous trouvons notre joie à servir, car même en ce monde qui ne croit à rien, en ce monde “qui fait le malin”, il y a peu d’occupation aussi belle, bonne et gratifiante que de servir une œuvre qui nous dépasse, par l’étude, l’enseignement et le partage. »

Extraits de la revue *Nunc* proposés par
V. Bontemps
www.corlevour.fr



Memorial de Villeroy (Fr) - Lieutenant Charles Péguy

1. Charles Péguy, *Clio, Dialogue de l’histoire et de l’âme païenne, Œuvres en prose complètes*, tome III, Gallimard, la Pléiade », 1992, p. 1007-1008.